Au Tour des Mots

Souvenirs et vie quotidienne des habitants de deux immeubles destinés à être détruits Porte Pouchet - Paris XVIIème

Les MJC en Ile-de-France FEDERATION REGIONALE

MAIRIE DE PARIS

MAIRIE du 17e

CENTRE D'ANIMATION LA JONQUIERE

association Ethnologues en herbe

Au Tour des Mots

Souvenirs et vie quotidienne des habitants de deux immeubles destinés à être détruits
Porte Pouchet - Paris XVIIème

Présentation

Depuis septembre 2008, une ethnologue de l'association Ethnologues en Herbe va à la rencontre des habitants de deux immeubles HLM situés Porte Pouchet dans le 17ème Arrondissement de Paris pour collecter leurs témoignages sur leurs lieux d'habitation.

Ni le temps ni le lieu de cette collecte ne sont anodins : depuis 2006, les habitants savent que la 'Tour Casio', ainsi nommée à cause de la publicité pour la firme d'électronique qui domine cet immeuble de seize étages en bordure du périphérique, va être détruite dans le cadre d'un G.P.R. U (Grand Projet de Renouvellement Urbain). Il en est de même pour les locataires de la 'Barre Borel' juste en face, dont deux escaliers vont disparaître, le reste de la barre HLM étant réhabilité.

Réalisée à l'initiative du Centre d'animation La Jonquière dans le 17ème arrondissement de Paris et avec le soutien de la Politique de la Ville, ce travail ethnographique axé sur l'écriture et la photographie, a pour but de rassembler auprès des habitants une mémoire commune de ces dernières années vécues dans les deux immeubles et la leur restituer sous diverses formes (expositions, publications) de manière à créer des liens entre ces familles dont le quotidien est bousculé par les incertitudes du relogement.

Une première collecte d'entretiens, assortie de photos, a débouché en janvier 2009 sur l'exposition « Au Tour de Nous » organisée dans la Tour Casio. Elle était composée de seize panneaux (un par étage) reprenant chacun un choix de paroles recueillies par l'ethnologue et écrivain Chantal Deltenre et de photos réalisées par le photographe Frédéric de Goldschmidt.

Interrompus en 2009, les entretiens ont repris en 2010, donnant le livret ci-joint « Au Tour des Mots » qui organise en trois thèmes les récits collectés auprès des habitants : s'installer, habiter, déménager.

Au sein de ces trois thèmes, sont mis en valeur les mots ou les expressions qui disent les expériences des

habitants. Aux mots, correspondent des photos prises lors des rencontres. Mots et images constituent ainsi un univers où chacun accroche ses souvenirs, témoignages et sentiments. Plutôt qu'une succession de portraits, il puise dans la matière de mots commune à tous pour mieux remplir son objectif : restaurer du lien social dans ces immeubles où les habitants, soumis à un présent d'incertitude, sont tentés par le repli et le silence.

Le livret est un travail en cours. Il pourra prendre la forme d'une publication destinée avant tout aux habitants une fois que le chantier sera achevé, quand la Tour et la Barre où certaines familles sont installées depuis plusieurs dizaines d'années, seront détruites ou réhabilitées.

Il prend ici, en septembre 2010, la forme d'une trame pour un diaporama. Les indications de voix – la voix 1 essentiellement pour le fil de l'enquête et la voix 2 pour les paroles d'habitants - participent au commentaire qui accompagnera la projection d'un diaporama fin 2010 dans les parties communes des immeubles, reprenant le fil de ces mots-clés qui seront projetés en même temps que dits oralement, ainsi que les photographies qui les illustrent.

Le commentaire relate à la fois le fil de l'enquête, et les témoignages des habitants.

La projection sera une occasion de relancer le dialogue entre les habitants, de faire rebondir ces paroles, points de vue et émotions entre les locataires peu à peu éparpillés, afin qu'ils conservent la mémoire d'un espace de vie longtemps partagé.

Partie 1 : S'installer

Autour des mots Borel, Casio, Catastrophe, État des lieux, Refaire, Soulagement

Voix 1

Porte Pouchet, à la lisière du 17ème arrondissement de Paris, en bordure du périphérique… Ce pourrait être Paris ou ailleurs…

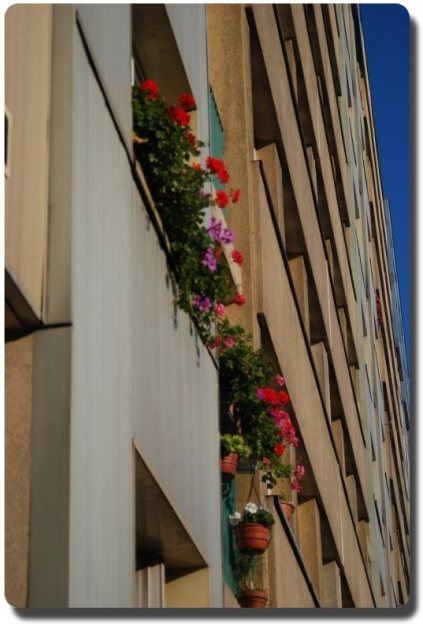
J'ai remonté à pied le Boulevard Bessières et maintenant, je me perds un peu entre la rue Émile Borel et la rue du Bois Le Prêtre. Je cherche des yeux, parmi d'autres barres, d'autres tours, la barre dite « Barre Borel » où je vais rencontrer les premiers habitants. La « Tour Casio » m'apparaît rapidement, reconnaissable de loin à ses couleurs claires et à la publicité pour la firme électronique, cinq énormes lettres faites pour être vues depuis le périphérique qui pulse en ce milieu d'après-midi son flot ininterrompu de camions, voitures et motos.

Je ne sais rien des habitants que je vais rencontrer sauf qu'ils habitent des immeubles en passe d'être détruits, ils le savent et sont dans l'attente d'un relogement. Le gardien de la barre Borel, dont la loge est au coin de l'immeuble, m'a organisé les premiers rendez-vous.

Le plus dur du travail ne sera peut-être pas de récolter les paroles de ces locataires mais de déjouer les préjugés qui peuvent être les miens à leur égard : est-ce nécessairement l'immigration, la pauvreté, la solitude, bref quelque malheur qui les a amenés ici, les laissant démunis face à un vrai choix de lieu de vie ? est-ce nécessairement dans le malaise qu'ils vont voir s'écrouler ces deux immeubles après avoir quitté pour les uns, cette tour de seize étages qui doit être dynamitée ou cette barre HLM dont les derniers escaliers, au pied du périphérique, seront également détruits, le reste étant réhabilité selon des termes flous, y compris l'aménagement des F4 en appartements plus petits…

BOULEVARD
17e
BESSIÈRES
Maréchal de France
(1768 - 1813)

BOULEVARD
17e
DU
BOIS LE PRÊTRE



Dès mes premiers entretiens en 2008, je pressens que pour m'installer dans la collecte de témoignages, il faut que je comprenne les circonstances qui ont amenés les uns et les autres à venir vivre ici et que je déjoue mes propres clichés.

A cette question, les réponses, en 2008 comme en 2010, sont multiples : les locataires sont soulagés de quitter enfin un logement trop exigu, heureux de se voir alloué un logement plus vaste pour un loyer modéré... ou bien catastrophés de venir habiter dans ces immeubles qu'ils s'étaient promis de ne jamais fréquenter et qu'on désignait alors, déjà dans les années 60 où ils étaient construits, par les termes de « cages à lapins » ...

Borel (Barre et Tour)[1]

La question est avant tout de bien nommer les lieux, de ne pas se tromper entre les barres, tours et autres immeubles à logements sociaux du quartier de la Porte Pouchet.

La barre Borel n'est pas à confondre avec la Tour Borel, plus ancienne et située en face de la barre, du côté opposé à la Tour Casio. Tandis que la Barre est en partie promise à la destruction, la Tour est réhabilitée dans le cadre du G.P.R.U qui touche tout le quartier de la Porte Pouchet.

Pour plusieurs habitants, de la Tour à la Barre, il n'y eut qu'un pas... assez heureux. C'est le cas de Madame C. qui, depuis sa fenêtre, au dixième étage de la Barre, suit l'avancée des travaux de la Tour où elle a habité quand elle s'est mariée au début des années 60.

Voix 2

« Mes beaux-parents habitaient un logement social 62, rue Pouchet. Un an ou deux avant qu'on se marie, ils sont partis à la retraite et sont allés s'installer en province.

1 Ces mots et ceux qui vont suivre apparaîtront à l'écran et rythmeront le diaporama au fil de son déroulement.

Bouygues Telecom
LE SON DIGITA

Comme ils laissent un logement vacant, mon beau-père, policier de son état, a déposé une demande de logement pour ses trois fils célibataires et pour son quatrième fils qui allait devenir papa. Mon beau-père avait des relations. Et de toutes façons, il suffisait à ce moment-là de connaître quelqu'un pour obtenir quelque chose. C'était facile. C'était la grande époque. On construisait, on construisait…L'époque où les immigrés arrivaient. On construisait partout ce genre d'immeubles », dit-elle en embrassant d'un geste large les immeubles à appartements qui se dessinent dans sa fenêtre.

« Il a fait part de ses désirs d'appartements pour ses enfants. La Tour Borel était en construction. Ils ont facilement obtenu un deux pièces pour le couple marié et un duplex pour les trois autres fils.

Ce duplex, c'était très bien aussi. La salle d'en bas faisait neuf mètres de long et les chambres des trois frères étaient à l'étage. Pour eux, c'était parfait. En plus, comme ils étaient trois célibataires, il y en avait toujours au moins un sur trois qui ne logeait pas là. »

L'un après l'autre, les frères s'étaient mariés. L'un était allé habiter un temps chez sa belle-mère, puis il avait obtenu un logement social Boulevard Bessières. L'autre travaillait sur Puteaux. Il était vendeur de vélos, il habitait au-dessus de sa boutique.

« Mon mari était resté tout seul en attendant de trouver… En attendant de me trouver. C'est ainsi que j'ai atterri là-bas. », dit-elle en désignant la Tour Borel qui s'encadre très exactement au milieu de sa fenêtre, distante de quelques centaines de mètres.

Ils habitaient au 16ème et dernier étage. C'était en 1964. « C'était super bien », dit-elle, à la manière d'un enfant qui évoquerait un bon moment passé une ou deux heures plus tôt. « Sauf que la Tour n'était pas très bien fréquentée… Quand nos deux enfants sont nés, avec à peine onze mois d'écart, un garçon et une fille, presque des jumeaux, c'est devenu trop petit là-bas. Alors on a demandé à changer. A cette époque-là, c'était facile, il suffisait de faire une demande. On a obtenu ici en décembre 68. Quand on a quitté la Tour Borel pour venir ici dans la Barre, on a obtenu un quatre pièces. C'était l'idéal. Nos enfants étaient tout petits, ma fille est de 66 et le fils de 67. On nous avait dit que c'était mieux fréquenté ici. Il y avait moins de grands appartements dans la barre, tandis que dans la Tour, il y avait des six pièces, donc de grandes familles. » *Madame C., Barre Borel, mai 2010*

10

CASIO

Casio (Tour)

Voix 1

La tour de seize étages située 10, Boulevard Borel, est nommée 'Tour Casio' par les habitants du quartier à cause de la publicité qui domine depuis plusieurs années le bâtiment. C'est sa façon de se démarquer des tours voisines. Pourtant ses couleurs claires - bleu, rouge et beige- y suffiraient amplement. Mais il semble que seuls les enfants l'appellent la Tour bleue ainsi que l'exprimaient les jeunes du Centre aéré de l'école Bessières.
Ici aussi, des circonstances très diverses amènent les habitants à louer les appartements.

Voix 2

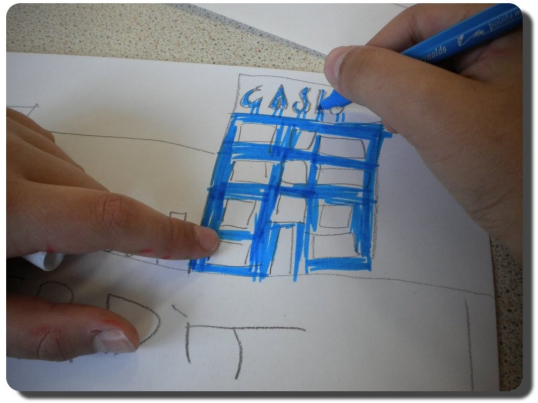
« J'habitais dans le 16ème, une petite chambre. Je vivais seule et je suis tombée enceinte de jumeaux. Je travaillais chez une patronne. J'étais, disons, gouvernante. Mon mari il travaille en déplacements. Je ne le connais presque pas. Appartement en avril, accouchement en même temps. Je vivais seule dans le studio.
J'ai donné ma démission. Je travaillais beaucoup, je m'occupais des courses, savoir ce qui manque, le pressing. Je préparais le repas. C'était un couple avec un garçon et une fille. Beaucoup de choses à faire. Je demandais un jour dans la semaine et elle n'était pas contente.

Je suis allée voir une assistante sociale, même l'adjointe du maire. Elles ont vu que je travaillais, j'avais une fiche de paie de 6500 francs. Elles ont vu l'échographie, j'étais enceinte.

J'ai demandé un logement en octobre et je l'ai eu en avril. J'étais tellement contente d'avoir plus grand.
Malheureusement j'ai perdu le bébé qui était avec Camille. Ma fille a sept ans, elle a toujours habité ici. *(Madame M., Tour Casio)*

CITROËN

BOULEVARD
DU
BOIS LE PRÊTRE



Catastrophe

Voix 1

L'image dont bénéficient les immeubles à loyers modérés et plus généralement les tours d'habitations n'est pas sans rebuter plusieurs familles. Certains habitants y viennent à reculons tandis que d'autres s'y font rapidement.

Voix 2

« Jamais je n'habiterai dans ces cages à lapins. Et bien, je m'y suis retrouvée. Comme quoi, il ne faut jamais dire jamais... » se souvient Madame C. C'est ainsi qu'elle regardait la Tour Borel en 1962, quand elle s'y est installée avec son mari. Elle n'a jamais quitté les immeubles de la Porte Pouchet.

« J'étais célibataire et quasi sans ressources avec mes deux enfants, je n'avais pas trop le choix. On m'a donné l'adresse, j'étais catastrophée, je m'étais toujours dit que je ne vivrais jamais dans une tour, que je n'habiterais jamais au bord d'un périphérique, j'étais angoissée. L'appartement était dans un état déplorable, il fallait tout refaire, la peinture, la cuisine. Ma voisine m'a aidée. Et finalement ce lieu a vu plein de bonheurs. Beaucoup de difficultés mais plein de bonheurs. », *Madame L. Tour Casio, 2008*

État des lieux

Voix 1

Monsieur et Madame K. arrivés dans la barre Borel en 1976 n'ont pas pensé à faire établir un état des lieux. Ils ignoraient que cette procédure existait.

Voix 2

« - On avait les enfants et là où on était, c'était une toute petite loge. On n'avait pas assez de place. Moi, je faisais la gardienne là-bas. Mon mari vient d'Algérie. Il travaillait à Citröen.
- On a demandé un logement. On a pris ce qui venait. Il était habité. On a attendu que les gens partent. Ça me rapprochait du boulot, c'était bien », dit Monsieur K. Mais c'était dans un état ! On n'a pas fait l'état des lieux quand on est rentrés. On était jeunes, on ne savait même pas ce que c'était. On a fait tous les travaux : plomberie, peinture, papier peint, tout. A l'époque, ça nous a coûté plusieurs mois de salaire.
- On a trouvé quatre ou cinq couches de papiers sur les murs. Et comme les murs ne sont pas solides…
- Les murs, les murs, ils sont toujours là…
- Ce n'était pas propre, c'est tout. Là, tout est fini. Tout est mort Maintenant on ne fait plus rien. C'est pourri. Cet un appartement, c'est mort, ça date… L'immeuble il date de 62 ou 63… », *Mr et Mme K., Barre Borel, 2008*

Refaire

Voix 1

Même pour ceux qui s'installent dans les immeubles juste après leur construction, les appartements ont déjà pour la plupart d'entre eux subi par mal de dégradations.

Voix 2

« Ici on a tout refait de a à z. Même deux fois. A notre arrivée et après le départ des enfants. Quand on est arrivés en 1968, tout était à refaire. L'appartement était dans un état lamentable. Même les fils électriques avaient été coupés à ras... Mais bon, on avait un quatre pièces ! On a refait petit à petit. » *Madame C., Barre Borel, mai 2010*

« Petit à petit, nous avons acheté les choses qui nous manquaient, nous avons remplacé les sols, arraché les vieux

papiers peints, je me souviens avoir trouvé des romans d'amour sous toutes ces couches, des dessins, des bouquets de fleurs peints sur les murs avec des noms. Au fur et à mesure, on a fait tous ces travaux car on voulait être chez nous : ici, c'est le lieu où je vis et où je travaille puisque je garde des enfants à domicile. C'est notre vie ici… », *Madame C., Tour Casio, 2008*

« Ici, c'est un F4 et tout était à refaire. Il n'y avait pas de papier aux murs mais de la moquette jusqu'au plafond, j'ai placé un tissu peint. Mon vrai métier, c'est artisan, peintre décorateur. J'ai beaucoup travaillé dans le vieux, les moulures. Le parquet était tout abîmé, ils avaient fait les tranchées pour l'électricité, je l'ai réparé, poncé, je l'entretiens tous les mois. La cuisine était à refaire, j'ai acheté un nouvel évier. Il n'y avait pas d'eau chaude, ils avaient coupé l'arrivée de gaz pour le chauffe-eau. Quelqu'un est venu pour tout arranger. Je suis artisan. J'ai aussi fait faire notre lit et une armoire sur mesure, je voulais une belle chambre, des pièces pour installer mes meubles. Les seuls meubles qui se démontent, c'est le vaisselier et le lit. » *Monsieur D., Barre Borel, septembre 2008*

Voix 1

Le sentiment qui prédomine dans la manière dont les habitants ont emménagé dans la Tour ou dans la Barre, c'est le…

Soulagement

Voix 2

Pendant huit ans, nous avons vécu dans un studio, rue Marcadet, avec nos quatre enfants. Le propriétaire a voulu le récupérer. Nous sommes allés à l'hôtel, au métro Blanche, pendant un an et demi. Je suis allée voir l'assistante sociale, et la Mairie nous a enfin donné le logement ici. C'était un soulagement… *Madame M., Tour Casio, 2010*

Je suis arrivé ici en 1984. Moi, j'ai mes habitudes ici. Je me sens bien. J'ai toujours habité Paris. Le 17ème et le 18ème arrondissement. J'ai même habité sous le Sacré-Cœur, rue Feutrier, mais c'était trop petit. J'avais mes deux enfants. Ils avaient 9 et 7 ans. Ils ont maintenant 38 et 36 ans. Ma fille habite le 94 et mon garçon près de la mairie de Saint Ouen. J'avais fait des demandes pour un logement plus grand. Je suis arrivé ici à Paris en 1973 – mes enfants avaient 7 et 5 ans - et malgré toutes les demandes de logement que je faisais, pas de résultat. J'allais les voir, ils disaient qu'ils m'avaient proposé quelque chose que je n'avais pas accepté, alors que moi, je n'avais rien reçu comme papier.

Je venais de la Martinique. Ma femme est aussi martiniquaise. Je travaillais dans le bâtiment. Ma femme était entrée chez Citroën (PSA maintenant) en 73. Elle y est toujours. Elle s'occupe des demandes de logements des employés, elle remplit les dossiers. Ils n'ont plus d'immeubles à eux. Les ouvriers et cadres sont logés dans le privé ou les HLM. Les cadres ne demandent jamais ici, surtout le 16ème, Courbevoie... *Monsieur D, Barre Borel, 2008*

Partie 2 : Habiter

Autour des mots Vue, Lumière, Bruit, Périphérique, Intérieurs, Parties communes, Gardien (ne), Fermetures, L'Éclaircie, L'épicerie au bas de la Tour, Alentours, Square Borel, Mail André Bréchet, Quartier, Voisinages

Voix 1

Une fois précisées pour chacun les circonstances d'arrivée dans les appartements, j'ai tenté de comprendre ce qui faisait valeur de chez soi chez les habitants.

Il y avait bien sûr tous les travaux d'aménagement réalisés par les uns et par les autres, comme s'ils avaient au fond été propriétaires et non pas locataires des lieux. Mais beaucoup semblaient réticents à réclamer la réfection des lieux à l'office HLM devenu ensuite Paris Habitat, comme si le fait d'obtenir un appartement à loyer modéré constituait en soi un cadeau. Comme dit le proverbe : « A cheval donné, on ne regarde pas la bouche »…

Ces travaux ont apparemment contribué à ce que les locataires restés dans leurs murs pendant plusieurs années, parfois même plusieurs décennies, éprouvent ces lieux quasi comme les leurs.
Les valeurs de chez soi les plus communément exprimées tiennent étrangement aux paysages qui se dessinent par les fenêtres, en particulier aux étages élevés où la vue sur le périphérique et les autres immeubles de la Porte Pouchet ne gâte rien au bonheur de voir loin…

Le bruit du périphérique n'est généralement pas perçu comme une nuisance majeure, d'autant que l'Office de Paris HLM a fait placer des fenêtres en double vitrage après que cette voie de circulation ait été aménagée au début des années 70, après la construction des deux immeubles.

C’est plutôt la dégradation progressive des parties communes des deux immeubles qui semble avoir découragé nombre d’habitants, une dégradation que certains font coïncider avec les débuts de rumeurs concernant les destructions de la Tour et de la Barre.

Enfin, l’ancrage dans le quartier est suffisamment fort pour que quasi tous les habitants rencontrés souhaitent être relogés dans cette partie du 17ème arrondissement où non seulement eux-mêmes mais aussi leurs enfants, parfois même leurs petits enfants se sont installés. Sinon du côté de Paris « intra muros », vers les communes toutes proches de Clichy ou Saint Ouen.

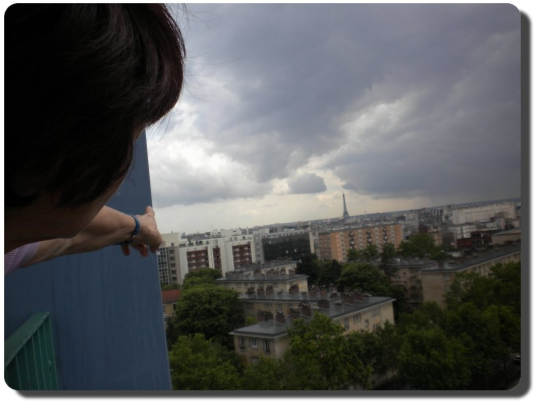
Vue (fenêtre, loin, nuages, …)

Voix 2

En regardant par sa fenêtre au dixième étage de la Barre Borel, Madame C. embrasse presque toute sa vie : la Tour Borel où elle s’était installée avec son mari dès son mariage en 1962, vers la gauche, la crèche de son petit-fils, ouverte il y a une vingtaine d’années. Derrière la crèche, l’école du Boulevard Bessières où elle propose plusieurs soirs par semaine du soutien scolaire. Et au-delà du périphérique, la commune de Clichy où habite sa fille. A l’angle de la crèche, le long de la rue Rebière, le chantier de construction des nouveaux immeubles où seront relogés de nombreux habitants de la Barre et de la Tour Casio. Et les frondaisons du cimetière des Batignolles où son mari repose depuis 2005.

« Tout ça, c’est la raison pour laquelle je ne peux pas quitter ici », dit-elle. *Madame C., Barre Borel, mai 2010*
Elle fixe le ciel par sa fenêtre

« L’orage de cet après-midi, je l’ai vu arriver. Quand ça s’assombrit, je regarde en face, vers la défense. Je vois quand ça arrive Porte Maillot. Quelques minutes après, j’ai les premières gouttes, j’ai l’averse. Quand c’est dégagé à la Défense, cinq minutes après, il pleut ici. Je regardais Roland Garros. Ici, il pleuvait bien et sur le cour, ils disaient que c’était passé, ils pouvaient débâcher. *Madame C., Barre Borel, mai 2010*



Lumière

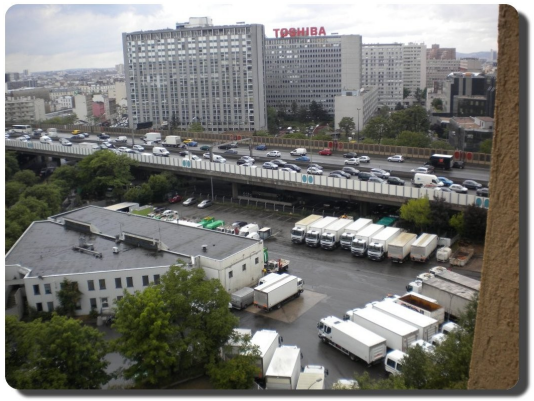
« Moi, je suis très attachée à mon appartement, intérieur et extérieur. Je ne m'ennuie jamais ici, même si je ne sors pas, je suis bien. On est bien, on voit tout. On ne se sent pas enfermé. Je regarde par la fenêtre je vois la tour Eiffel, le Sacré-Cœur, je regarde vers l'autoroute par là, et je vois Montparnasse, c'est dégagé, j'ai du soleil, je ne m'ennuie pas. La nuit il fait jour avec la lumière des publicités. Et le jour le soleil rentre, il ne fait jamais sombre. Je regarde par la fenêtre. On voit l'Arc de triomphe, il faut des jumelles, mais j'en ai. Le matin, je regarde même ma fille aller à l'école, je la suis des yeux avec les jumelles. Elle le sait, elle me fait coucou. », *Madame M., Tour Casio, octobre 2008*

Bruit

Voix 1

Le bruit est une nuisance pointée par tous les habitants, qui leur laisse peut-être les souvenirs les plus amers et continue d'empoisonner leur existence.
Mais il n'a pas pour seule origine le périphérique dont le vrombissement incessant pénètre chaque appartement dès qu'on ouvre la fenêtre.

Madame C. se souvient, dans les années 75, du dépôt de conteneurs d'ordures ouvert sous les fenêtres des habitants de la barre Borel. « L'enfer ! » dit Madame C..
Le bennes venaient par dizaines déverser les ordures dans les conteneurs jusqu'à minuit, une heure du matin. Ils ne dormaient plus. C'était sans répit. Samedis et dimanches compris.
Elle se souvient avoir écrit un nombre de lettres incroyable. « Mais comme d'habitude, c'est toujours les mêmes qui râlent », dit-elle


TOSHIBA

« Puis un jour, ils ont eu besoin de cet endroit pour autre chose. Les conteneurs ont été déplacés. Vers la fin des années 70, à la place des conteneurs, on a installé au pied de la Barre Borel de petits bungalows pour des immigrés. « Un peu comme à la Porte de la Villette, il n'y a pas si longtemps, dit-elle, je ne sais pas si vous vous souvenez. », dit Madame C..

Elle se souvient de ces familles qui vivaient là, en bas, dans des préfabriqués. Elle se souvient que ses enfants allaient jouer là-bas avec d'autres enfants du même âge, et que les parents leur donnaient des raisins secs.
Un jour, tout le monde a été évacué. Les familles immigrées ont presque tout laissé sur place. Et dans la nuit, les gens des immeubles voisins se sont servis dans le petit mobilier ou les convecteurs qui restaient.
« Mon mari observait tout ça par la fenêtre. Il criait « Au voleur ! Au voleur ! » Il trouvait ça inadmissible.
Les bungalows ont été démolis. Et c'est la fourrière qui est venue s'installer là. Elle y est toujours. », *Madame C.., Barre Borel, mai 2010*

Au pied de la barre Borel, sont aujourd'hui installés la fourrière et le TAM, Transports Automobiles de la Mairie de Paris qui stockent là, entre autres, les cabines de Paris Plage.

Périphérique

Voix 2

« En 1968, quand nous sommes venus habiter la barre Borel, c'était encore en friche devant l'immeuble, un terrain vague... Il n'y avait pas le périphérique », dit Madame C. Sa construction du périphérique est postérieure à celle des deux immeubles. Madame C.. en garde un souvenir précis. C'était en 1971, l'année où sa mère est décédée. Son père était venu habiter quelques semaines avec eux.

Son père était ouvrier, préposé au nettoyage du métro. Les travaux en tous genres l'intéressaient beaucoup. Il passait ses journées à suivre des yeux les travaux du périph et surtout les allers et venues des camions remplis à ras bord de pierres ou du gravier. Ils se succédaient sur une file interminable.

« Mais c'était loin d'être terminé », dit-elle. « Le périph n'allait pas plus loin que le pont là-bas ». Les travaux se sont terminés en 1973.
« Oui, ça a changé beaucoup de choses », dit-elle, « mais on finit par s'habituer ». *Madame C., barre Borel, mai 2010*

Le périphérique, certains s'en sont rapidement accommodés jusqu'à lui trouver un côté pratique…
« C'est pratique : quand tu es en bagnole, tu jettes un coup d'œil par la fenêtre, tu vois si le périph est encombré, tu prends les boulevards », *Monsieur B., Tour Casio, 2008*

Voire même un côté poétique…

« Quand ma fille est arrivée ici, elle avait huit jours, le bruit elle ne l'entend plus. Moi, j'ai toujours du mal à dormir. Quand maman est venue de Maurice, j'ai cru qu'elle ne s'habituerait pas non plus. Et bien non, ça ne l'a pas gênée du tout. Elle disait que c'était comme le bruit d'une cascade », *Madame M., Tour Casio, 2008*

D'autres l'ont subi toute leur vie durant, comme Monsieur et Madame K. qui ont lancé à plusieurs reprises des demandes de relogement car le bruit les incommodait. Demandes dont il n'a jamais été tenu compte jusqu'à leur relogement récent qui leur a été octroyé en dehors de toute considération de périphérique. Mais pour Madame K., c'est une joie d'imaginer qu'en ouvrant ses fenêtres, elle n'entendra plus le bruit qui lui vrille les oreilles depuis 1976 qu'elle est installée avec son mari dans la barre Borel.

Quand Monsieur B. ouvre sa fenêtre au 16ème étage de la Tour Casio pour fumer, il n'entend plus le bruit du trafic qui envahit l'appartement déjà tout bourdonnant de la télévision sans cesse branchée. « Ça fait du bien de ne pas avoir un mur en face », dit-il. *Monsieur B., Tour Casio, mai 2010*

Quant à Monsieur D. qui habite le dernier escalier de la barre Borel, celui qui jouxte le périphérique, il s'insurge presque : « Je suis arrivé ici en 1984. Tous ceux qui se plaignent du périphérique, c'est ceux qui ne paient pas leur loyer. Avec le double vitrage, on n'entend rien. »

Intérieurs

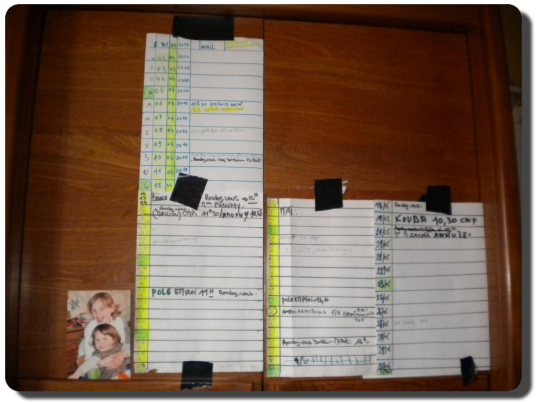
Voix 1

Tous les d'habitants ont aménagé leur appartement : travaux de réfection à leur arrivée, décors divers, bibelots, meubles fabriqués sur mesure pour être adaptés aux différentes pièces.

« J'ai fait faire mon lit en fonction de la chambre, mon armoire pour le salon. Je les ai payés très cher. Je voulais que les meubles s'adaptent bien. Mon vaisselier et mon lit se démontent mais pas d'autres meubles que j'ai fait pour la cuisine par exemple. Rien que du bois. Et c'est sans compter les murs sur lesquels j'ai tendu un tissu, le parquet que j'ai refait, je le vitrifie tous les trois mois, ils avaient tout cassé pour faire les tranchées pour l'électricité. La cuisine, le nouvel évier, la nouvelle arrivée de gaz, ils avaient coupé l'arrivée de gaz pour le chauffe eau. Le gardien m'a dit que ce serait démoli dans trois ans… », *Monsieur D. Barre Borel, 2010*

Quand ils ont refait l'intérieur, ils s'attachent à le garder quasi tel quel comme Madame C. soucieuse de conserver les aménagements faits par son mari défunt comme s'ils représentaient un gage de sa présence.
« Quand les enfants sont partis, on a abattu la cloison de la chambre de notre fils pour faire un salon. Derrière, il y a la chambre de la fille, puis la nôtre. Au début il y avait deux chambres. Les petits, comme ils étaient presque jumeaux, dormaient dans la même chambre. C'est mon mari qui a fait tout ça… Je suis très attachée aux souvenirs, dit-elle. Le fait que l'intérieur va être démoli, les choses défaites, les coffrages, les meubles que mon mari a fabriqués, ça me dérange. », *Madame C, Barre Borel, 2010*

Les habitants se sont installés parfois depuis plus de quarante ans des ces appartements.
« Mon appartement, c'est mon foyer. Un endroit où je me détends, où je me relâche des agressions extérieures », *Monsieur B., Tour Casio, mai 2010*



DANGE
BISS

Ils ont repeint plusieurs fois les murs, parfois même d'un décor très personnel comme Monsieur B. dont un mur du salon est entièrement recouvert d'une fresque murale composée d'écritures manuscrites, notamment « Vive France » et d'empreintes de mains. Ce sont celles de Monsieur B. et d'une amie bulgare.

« Ça a à peine sept ou huit mois. Je l'ai faite avec une copine d'origine bulgare. C'est de la teinte. Le rêve. « Dange », c'est danger. « Biss », c'est bisou ou business, comme on veut. Les tons orangés et verts. J'aime bien ce genre de trucs. Délirer, se lâcher un peu. C'est moi qui ai eu l'idée. . Je suis artiste dans l'esprit. J'avais les teintes, je voulais peindre sur une feuille, comme je sais que ça va être détruit ici. », dit-il

Et comme partout, ils ont rassemblé leurs souvenirs, installé leurs petits coins de religion familiale ou autre.
Jusqu'au dernier moment, ils habiteront ces lieux, ils les habilleront avant de se détacher, laissant derrière eux les plantes vertes dont ils prélèveront toutefois les boutures…

Ainsi dans l'appartement qu'elle occupe barre Borel, Mme K préfère renoncer à la plante verte dont le feuillage a fini par faire le tour de son salon, comme si les feuilles faisaient désormais partie des murs. Mais elle offre des boutures à toute personne de passage.

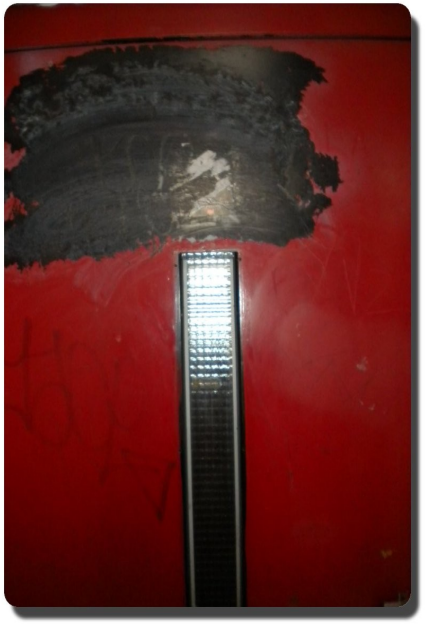
Parties communes

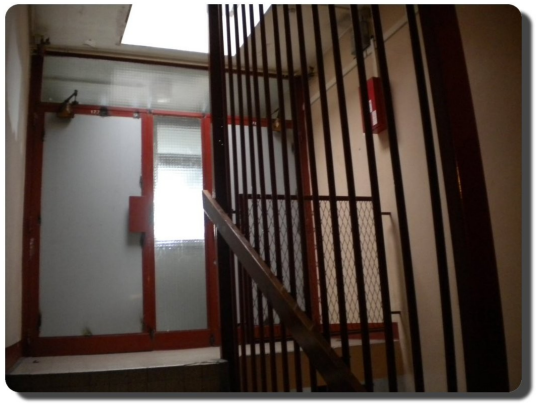
Voix 2

Dans la Tour Casio, les habitants m'apprennent qu'on a mis plusieurs fois le feu aux ascenseurs, que les cages d'escaliers se sont progressivement dégradées. De même dans la barre Borel où les ascenseurs ont toutefois été remplacés en 2010.

Les cages d'escaliers, paliers et les ascenseurs des immeubles sont les lieux où se cristallisent les dérèglements et signes divers de dégradations : graffiti, squats, etc.

10-T
MARCO





Pour beaucoup d'habitants, les dégradations des parties communes des immeubles coïncident avec les premières rumeurs de destruction.

« La tour était calme. C'est depuis un an que les choses se dégradent. Les jeunes sont venus. Un locataire a été agressé, tout a basculé. Maintenant les locataires ont peur de rentrer chez eux. Les jeunes viennent dans les parties communes, à certaines heures, ils arrivent. Vers 18h30, ils ont entre 7 et 14 ans. A partir de minuit, ils ont entre 18 et 25 ans. Il y a un lien entre la présence de plus en plus forte de ces jeunes et l'annonce de la destruction de la tour. Ils veulent s'approprier la tour, le quartier. Ils savent que ça va continuer de se dégrader, que les gens vont partir. Plus les locataires partiront, plus il y aura de jeunes. Devant la barre, il y a un trafic de drogue. Les dealers viennent de Clichy la Garenne, de Clignancourt, de quartiers connus de la police. Et aussi de la barre. A partir d'une certaine heure, ils se retrouvent dans la tour », *Madame D., gardienne, 2008.*

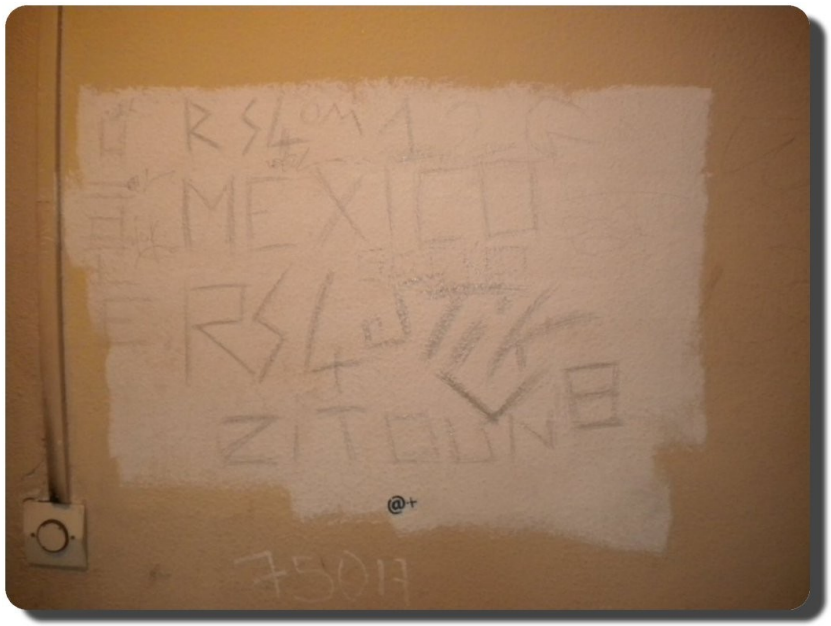
Le sentiment s'étend parmi les habitants que la certitude de ce vide potentiel, de cette friche à venir qui intrigue, attire ceux et celles qui, en rupture de société, prisent des lieux qu'ils savent en sursis.
« Il y aura un an au mois de novembre de cette année : tout s'est détraqué, tout a basculé. Peut-être parce qu'on sait que ça va être démoli », *Madame L., Tour Casio, 2008.*

Voix 1

Mais pour d'autres, le problème est bien plus ancien, et aussi bien plus ancré.
« Ici, dans la barre, ça s'est dégradé quand les enfants étaient en adolescence, dit Madame C. Dans les années 70, 80. Il n'y a pas de six pièces dans la Barre, rien que des quatre et cinq pièces. Mais ça a fini par se dégrader ici aussi, comme dans la Tour où nous habitions. Que faire ? On était là, on est restés. On n'a pas vraiment cherché ailleurs.

La Tour n'était pas bien fréquentée du tout », ajoute-t-elle, mais on s'organisait. Tous les soirs, ils étaient cinq ou six locataires à faire des rondes dans les escaliers. Chacun son tour, par groupes de deux ou trois. Au 16ème étage où nous habitions, il y avait Mr K., Mr M. et bien sûr mon mari qui était dans tous les coups. Ils faisaient des rondes ensemble pour vérifier s'il n'y avait pas de dégradations. Il y avait alors une entraide qui n'existe plus maintenant

ME
MEXIK


MEXICO

parce qu'aujourd'hui les gens ont peur. Ils ne veulent ni témoigner ni téléphoner.
Dans les années 60, ce n'était pas la drogue, mais des vols dans les caves ou les dégradations. Ce n'était pas les tags, mais casser.

Les vide-ordures étaient sur les paliers. Ils cassaient les portes qui étaient fermées à clé et faisaient leurs besoins dans les vide-ordures. C'était les jeunes de la tour. On les connaissait, on connaissait les parents. Moi je ne m'en mêlais pas trop parce que j'avais les petits. Ceux qui faisaient les tours de garde, allaient voir les parents…

Maintenant, ce serait plutôt la loi du silence. Je me souviens très exactement du jour où tout a commencé. C'était le 24 décembre 2008. Quand ma fille est arrivée avec son mari et leurs deux enfants pour le réveillon de Noël, ils les ont trouvés là. « Ma fille m'a demandé en refermant la porte : 'Mais qu'est-ce que c'est que ça ?' Je lui ai répondu que c'était nouveau, qu'on n'arrivait pas à s'en dépêtrer.

Parfois ils ne sont que deux, parfois cinq ou six. Depuis ça ne s'est jamais vraiment arrêté. Parfois ils sont deux ou trois mois sans venir, puis ils remettent ça. Ils mangent et de boivent là, même en pleine journée. Je leur dis de s'en aller, de s'installer sur le palier de leur propre étage, au huitième. Ils répondent qu'ils ne font rien de mal.
Ils sont là jusque tard dans la nuit. Moi je les entends, et soi-disant, personne d'autre n'entend. Nous ne sommes plus que trois sur le palier depuis le départ du locataire d'en face, dont l'appartement n'a pas été reloué. C'est toujours moi qui dois appeler.

La fois où les jeunes squattaient sur le palier en pleine journée, le gardien n'était pas là, j'ai fini par téléphoner au gérant. Après j'en ai parlé aux voisins, mais apparemment personne n'était pas, personne n'a rien entendu, rien senti. C'est la loi du silence. » *Madame C., Barre Borel, mai 2010*

Voix 2

Dans les paroles des habitants, les jeunes reviennent sans cesse pour évoquer les désordres divers dans la Tour ou la Barre, ou dans les alentours immédiats… Il est difficile de savoir qui ils sont, d'où ils viennent. Ils sont présentés comme une catégorie fourre-tout, assez peu clairement identifiée, et tenue pour responsable des tensions diverses.

« A certains moments, il y a des jeunes qui traînent dans les escaliers et qui foutent la merde partout. Le matin, vous sortez, vous voyez plein de mégots par terre, des cannettes, des boîtes de kebab… Mais c'est par moments. Pour l'instant, c'est calme. Des fois, ils sont devant l'appart et je ne les entends même pas. Je suis devant ma télé. Des fois ils parlent fort. Ils viennent ici à gauche parce que les deux appartements du haut, ils sont condamnés. Ils s'installent sur l'escalier ou le palier, ils sont sûrs que personne ne viendra les déranger. », *Monsieur B., Tour Casio, 2010*

Voix 1

Dans le hall et les cages d'escalier de la Tour Casio, plus de tags, rien que les badigeons visibles ici et là et qui servent à les effacer. Les cages d'escaliers sont nickel, nettoyées tous les jours.

Apparemment, la Tour a subi pendant quelques années le contrecoup de la mort tragique d'une gardienne dont la loge se trouvait dans le hall d'entrée. La gardienne a été remplacée mais sa loge a mis longtemps avant d'être vidée si bien que la remplaçante n'habitait pas la Tour mais un local au rez-de-chaussée de la barre Borel. Pour plusieurs habitants, la disparition de cette gardienne a levé le dernier garde-fou contre les indélicatesses des squatteurs occasionnels de l'immeuble.

Monsieur B. se souvient de cette gardienne décédée en 2005.

Voix 2

« Elle avait une grande gueule, elle n'était pas méchante. Elle aboyait pour rien. Madame K. Elle vivait seule. Seule avec ses quatre chats. Ils l'ont retrouvée comme ça, avec ses chats. Côté ménage, ce n'était pas ça, mais bon... Ils ont libéré la loge, le couloir de devant, mais pas encore l'appartement. Il faut tout désinfecter. Quand ils ont ouvert la porte, c'était une infection.

Du fait qu'il n'y avait plus la gardienne, les jeunes ont commencé à venir fumer, jeter des cannettes, l'anarchie quoi. Ils s'installent et laissent tout dans les escaliers. Quand la gardienne les voyait, elle leur gueulait dessus : 'Vous n'avez rien à faire ici !' et ils sortaient.

Voix 1

Si la propreté s'est améliorée dans les parties communes de la Tour, les liens entre habitants n'ont cessé de se déliter entre 2008 et 2010.
En 2008, le hall de l'immeuble voyait encore des rassemblements fortuits de locataires au moment de la distribution du courrier « Ils se racontent leur vie au moment de la distribution du courrier. Les boîtes sont dans le hall. Les locataires descendent, untel rencontre untel. Les nourrices partent promener les enfants, elles arrivent toutes avec les poussettes et sans le vouloir, elles partent ensemble. Souvent, c'est du pur hasard. » *Madame H., Tour Casio, 2008*

Mais en 2010, le hall paraît définitivement déserté hormis des passants pressés. Beaucoup de boîtes aux lettres sont scellées, une trentaine de familles ont été relogées. Pour ceux qui restent, le temps paraît long.

Voix 2

« C'est dommage : on a perdu le côté quartier de village. On est dans la zone, la cité, le no man's land. Maintenant c'est l'hiver, alors c'est reparti : les jeunes squattent les escaliers toute la nuit. Ils fument. Cette nuit j'ai appelé deux fois la sécurité. Ils laissent là leurs détritus et si on leur dit quelque chose, ils nous traitent de noms d'oiseaux », *Madame H., Tour Casio*

Dans le même temps, la stigmatisation de certaines cages d'escalier s'accentue…
« Ici, c'est le troisième escalier. Ça va, ici c'est la seule cage où personne ne fume. Mais dans l'escalier 2, c'est là qu'ils fument, qu'ils trafiquent. Les policiers passent, à partir de 22h, les policiers ne rentrent pas, ils ne rentrent plus, ils ont peur. Tous ceux qui gênent, ceux qui font le bordel dans l'escalier 2, tous ceux qui font des conneries dans la rue et ici, qui vendent de la drogue, ce sont les enfants de ceux qui demandent à déménager.

Je ne comprends pas. Même s'ils déménagent, ils vont ailleurs, ce sera la même chose. Ici c'est l'escalier le plus propre, depuis 86, plus personne ne fume dans cette cage. Les jeunes ne viennent pas ici. De l'autre côté, personne ne dit rien » *Monsieur D., Barre Borel*

...ou la stigmatisation de certaines familles.

« Ils viennent de cette seule et unique famille qui pose problème dans l'escalier numéro 1. Une famille qui ne squatte pas vraiment. On ne peut pas dire ça, mais plutôt qu'être cinq ou six, ils sont vingt, même plus dans cet appartement. Dans ces familles là, on est tous cousins. Je t'héberge, je t'héberge… Ça ne gêne personne de dormir par terre pour autant qu'on ait un toit sur la tête. C'est une vraie tribu là-dedans. Ils vont recevoir un courrier de la part du gérant. Il faut qu'ils soient placés autre part. C'est aussi pour ça qu'on réhabilite ». *Madame C., Barre Borel*
« Dans cet escalier, il y a juste une famille qui pose problème. Les autres, je ne les connais pas tous, mais on se dit un petit mot, même si on n'entretient pas des relations à se recevoir. Mais un mot gentil. » *Madame K., Barre Borel,*

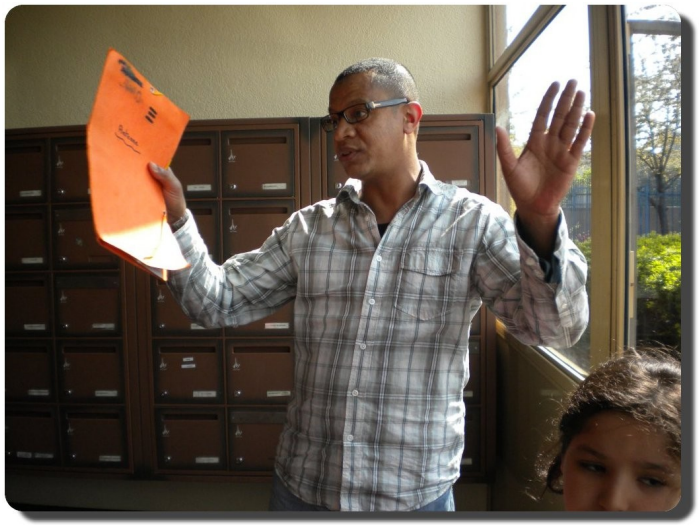
Gardien (ne)

Voix 1

Dans les deux immeubles, le gardien ou la gardienne est perçu (e) par les habitants comme une véritable figure de référence, quasi la seule à pouvoir assurer l'ordre et le calme quand la situation se dégrade dans les parties communes. Ou même une personne de confiance, voire de confidence.

Voix 2

« Petit à petit, le gardien est arrivé à remettre de l'ordre. Dans la journée, il n'y a plus de soucis. Sauf tout dernièrement encore, quand l'un d'eux a décidé de réparer sa mobylette dans le hall d'entrée. Ils étaient au moins dix agglutinés là. C'était l'hiver, il faisait froid. Elle est allée avertir le gardien et il les a sortis vite fait.



Mais il suffit que le gardien parte, ne fût-ce que deux ou trois semaines en vacances, et hop, ils sont tous là.
Ceux qui s'installent sur son palier, elle les reconnaît, ils sont de cette famille qui pose problème dans l'immeuble. Mais parfois il y en a d'autres. C'est ainsi : ils sont nombreux, ils s'invitent, les copains des copains. Ils ne sont pas forcément d'ici. Parfois ils profitent de quelqu'un pour rentrer. « Moi si je n'attends personne et qu'on sonne, je ne décroche pas. Ou bien si je ne reconnais pas la voix de la personne, je n'ouvre pas. »
C'est vraiment embêtant, personne n'arrive à s'en dépêtrer.

Et puis, elle est la seule à appeler : le gardien, le gérant, le GPIS. Tout le monde doit se dire : encore elle ! Au GPIS, l'appel est anonyme, mais elle soupçonne que l'on sait quand même qui appelle. Ce matin, le gardien qui avait aussi été alerté, est passé chez elle. « Le palier est pourtant nickel » a-t-il dit. Ils avaient dû tout ramasser, les mégots et les cannettes, les emballages et autres détritus. *Madame C, Barre Borel, 2010*

Fermetures

Voix 1

Deux lieux de retrouvailles ont peu à peu fermé, ou à tout le moins ont vu leurs activités réduites dans les dernières années : l'association l'Éclaircie installée au bas de la Tour Casio et l'épicerie juste à côté. Ce qui ne fait que rajouter à l'impression d'abandon et de repli ressentie par de nombreux habitants.

L'Éclaircie

En 2008, une association, l'Éclaircie, a ouvert ses portes au rez-de-chaussée de la Tour Casio. Elle accueille les jeunes de la Tour et des immeubles voisins pour des animations diverses, notamment des ateliers de jardinage qui débouchent sur l'aménagement d'un petit jardin au bas du périphérique et des ateliers d'informatique, le lieu étant équipé de plusieurs ordinateurs. Peu à peu, l'association semble ralentir ses activités. En 2010 le local accueille les soirées du jeudi organisées par l'association l'Éclaircie en partenariat avec l'Équipe de Développement Local.

L’épicerie au bas de la Tour

Plusieurs habitants apprécient la petite épicerie qui ouvre de façon assez aléatoire en bas de le Tour Casio.
Monsieur B. fait partie des habitants qui ont pris leurs habitudes dans ce petit commerce. « Au petit épicier en bas, j’y vais quand il est là. Ça fait deux mois qu’il est fermé, depuis juin ou juillet, il a dû partir en Afrique. Il est sympa mais je ne sais pas d’où il vient. Il connaît mon prénom mais moi je ne connais pas le sien. Des petits gâteaux, du lait, des paquets de nouilles, des boissons. Ça dépanne bien, je pense qu’il va revenir. Je me demande s’il est parti en vacances ou s’il a arrêté. Ce serait dommage s’il avait arrêté. » *Monsieur B., Tour Casio, 2008*

Alentours (dunes, terrains vagues, square Borel, Mail Bréchet, etc.)

Voix 1

Comme tout territoire urbain, la Porte Pouchet a subi de multiples métamorphoses.
En 1968, devant l’immeuble, il y avait des dunes, se souvient Madame C. Les mômes jouaient là-bas. Je dois encore avoir la photo d’un petit voisin qui faisait sa communion, là précisément, devant les dunes, dit-elle. Mais comment la retrouver dans toutes ces photos de vacances, d’anniversaire, de Noël ? Moi aussi, j’allais jouer dans les dunes quand j’étais enfant. On appelait ça les dunes ou la zone, vers la Porte des Lilas, avant qu’il y ait l’église et l’hôpital Debré. Quand mon papa était de repos – il était agent de nettoyage à la RATP - , il m’emmenait là-bas jouer à la corde à sauter … Et ici, c’était un peu ça. » *Madame C., Barre Borel, mai 2010*

Entre la Tour Casio et la barre Borel, le square Borel a été aménagé ces dernières années, de même que l’étroit chemin entre le périphérique et le stade de football et plus récemment, le Mail André Bréchet du côté opposé du stade.

LA
TOUR
MIQUE LA

Square Borel

Voix 2

Le square Borel est le lieu où se rassemble une communauté particulière éparpillée dans tous les immeubles de la Porte Pouchet : la communauté des nourrices agréées. Pas moins de seize d'entre elles travaillent dans la barre Borel et la Tour Casio et elles se connaissent toutes. Elles sont plusieurs à se donner rendez-vous tous les jours dans le square avec les enfants.

« On se connaît, ce sont des collègues d'ici, de la Tour Borel, des 'briques rouges' (autres immeubles voisins, ndlr), de la Barre. Nous sommes seize : quatre dans la Tour, trois dans la Barre, cinq dans les briques rouges et quatre par là à côté de Bichat. On a des réunions ensemble parce qu'on dépend toutes de la même crèche familiale. C'est important pour nous de rester car nous sommes sectorisées ici », dit l'une des nourrices de la Tour.

« C'est très convivial. Elles gardent les enfants chez elles. Les enfants arrivent à partir de 8h30 et, vers 10h30, elles se retrouvent dans le square Borel. C'est le seul parc près de la tour. Ou bien elles partent ensemble en promenade, faire les courses. *Madame D., gardienne Tour Casio, 2008*

Mail André Bréchet

Voix 1

Le Mail Bréchet qui longe le stade Marc Roussi, fait partie des aménagements urbains les plus récents en 2010. Hélas les habitants et surtout les riverains se plaignent du bruit.

MAIRIE DE PARIS
Square du mail André Bréchet
Ouverture
9 H 30
EN SEMAINE
9 H
SAMEDI, DIMANCHE,
ET JOURS FÉRIÉS
Fermeture
20 H 30
Du 1er mai
au 31 août

« Ils ont très bien aménagé ça, Mais c'est squatté par les jeunes : tours de mobylettes, etc. J'ai assisté dernièrement, Boulevard Bessières, à une réunion sur la sécurité. Pendant la réunion, une dame l'a très bien dit, c'est ainsi, c'est vrai, c'est insupportable, jusqu'à pas d'heures la nuit. Elle appelle le GPIS ou la police. C'est bizarre. C'est toujours les femmes qui appellent. Jamais les hommes. » *Madame C., Tour Casio, 2010*

Quartier

Voix 2

Pour presque tous les habitants, l'attachement au quartier de la Porte Pouchet et au 17ème arrondissement dans son ensemble paraît très fort.

Même si les gens se plaignent que le quartier soit « décentré » au sens où il n'y a peu de commerces à proximité, « côté Paris » comme ils disent, sauf un Franprix sur le Boulevard Bessières. C'est pourquoi ils font l'essentiel de leurs courses dans les grandes surfaces à Clichy ou Saint Ouen.

Si certains apprécient la proximité des transports et la « facilité de se déplacer par le RER C et la ligne 13 du métro », d'autres plus âgés déplorent l'éloignement de la bouche du métro et les arrêts de bus pas si proches que ça sur le boulevard Bessières.

Mais dans la perspective de relogement, les demandes à rester dans le même quartier sont largement majoritaires, surtout pour les habitants installés là depuis longtemps et pour ceux dont les attaches familiales sont présentes.
Ainsi, pour Madame C.., l'ancrage dans le quartier de la Porte Pouchet vient surtout de son mari. « Mon mari a passé toute son enfance, sa scolarité, sa jeunesse, bref tout son temps dans le quartier. C'est pour ça qu'il n'a jamais voulu quitter ici. », *Madame C., barre Borel, mai 2010*

Voisinages

Voix 1

Les tensions dans les parties communes ou les alentours immédiats des deux immeubles ne sont pas sans malmener les relations de voisinages.

Et les appels fréquents au G.P.I.S (Groupement Parisien Inter-bailleurs de Surveillance) indiquent bien l'impossibilité où se sentent les habitants de maintenir l'ordre dans leur immeuble comme c'était le cas dans la Tour Borel quand les locataires s'organisaient entre eux pour faire des rondes et aller parler aux familles.
Pourtant les habitants sont conscients que ces appels ne résolvent rien.

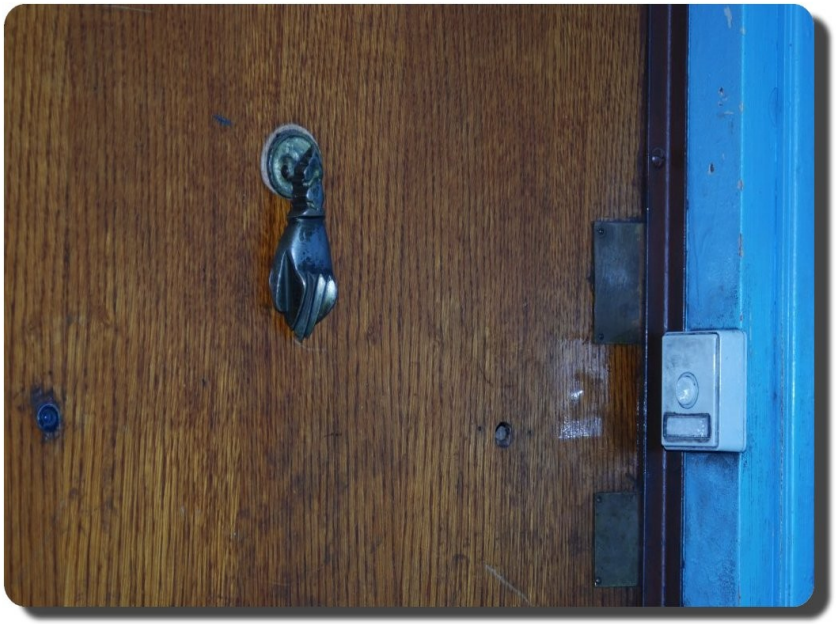
« Le GPIS, si on ne les appelle pas, ils ne viennent pas. Et si on les appelle, c'est souvent trop tard. Il y en a qui font le guet, et quand la voiture du GPIS arrive, tout le monde est parti. Et même s'ils sont pris, qu'est-ce qu'on peut leur faire ? Il n'ont pas tué ni rien. On les garde une heure et on les relâche. », *Madame C., barre Borel, 2010*

Malgré tout, les relations de voisinages restent précieuses entre habitants.
Elles suivent des chemins précis comme ceux des liens entre communautés, entre corps de métiers (les nourrices des deux immeubles) ou entre les membres d'une même famille rassemblés sinon dans les mêmes immeubles, dans les habitations HLM des communes toutes proches de Clichy ou Saint-Ouen.

Voix 2

« Je ne me vois pas partir. Pour aller où ? J'ai ma fille qui est là, juste à Clichy. J'en ai absolument besoin, avec mes petits enfants. Mon fils est sur Toulouse, je le vois une fois par an. Ah non, pour moi, c'est primordial de rester. J'aurais plus mes repères. Mon mari est là », dit-elle en désignant par la fenêtre le cimetière des Batignolles. « Je ne veux pas partir. », *Madame C.., barre Borel, mai 2010*

BIENVENUE



Voix 1

Également les relations entre personnes partageant depuis des années le même palier, se révèlent tantôt très fortes, tantôt pratiquement inexistantes…

Quoi qu'il en soit, ces liens se tissent d'une manière ou d'une autre, faisant dire à la gardienne de la Tour Casio en 2008 : « Ici, c'est une tour famille ».

Une vision des choses qui n'est pas sans rappeler le rôle que jouent les gardiens dans les deux immeubles, rôle moins perçu comme répressif que comme garant de bon fonctionnement et bonne entente. Parfois même de confidence.

« Je ne les connais pas tous, mais beaucoup de locataires. Je connais à peu près toute leur vie. J'en ai qui viennent me voir. Il y a quelques semaines, un monsieur marocain est venu me parler pendant une heure. Il est déjà assez âgé. Sa femme était partie au Maroc, il s'ennuyait. Depuis trois semaines qu'elle était partie. Et pas de nouvelles. Il commençait à s'inquiéter ». *Madame D., gardienne, Tour Casio, 2008*

Voix 2

« Je connais beaucoup de monde, beaucoup d'Africains, on est tous courtois les uns avec les autres. Il y a des Gambiens, des Sénégalais, des Maliens, des Guinéens, des Camerounais. Le voisinage est sympathique. On fête les baptêmes, les anniversaires, on s'invite, j'appelle ma voisine. La dernière fête, c'était en octobre, quand mon fils a obtenu son permis et son code. On a invité son moniteur et les voisins sont venus manger. J'ai préparé du tieboudien, du poulet au four, des bananes grillées. La dernière fête, c'est quand le frère de ma voisine s'est marié. On est allés à Montreuil. C'est ça qui manque dans le quartier : il n'y pas de salle pour les fêtes », *Madame K, barre Borel, 2008.*

Voix 1

« Sur ce palier, je connais depuis longtemps Monsieur et Madame R. Leur gamin qui a trente ans maintenant, il venait chez nous quand il se faisait disputer. Il avait ses clés. Et quand il se faisait disputer ici, il retournait chez-lui. Maintenant il est père de famille. On a assisté aux communions, au mariage des enfants et tout ça. » *Madame C.., Barre Borel, mai 2010*

Voix 2

Dans ce voisinage, des figures parfois émergent, évoquées par plusieurs habitants. Ainsi, celle du mari de Madame C. Il était connu dans l'immeuble parce qu'il était entraineur de football.

« C'est pour ça aussi qu'il était hors de question qu'il quitte ici, dit Madame C. Il a beaucoup fait pour les enfants parce qu'il était entraineur. Il s'occupait des mômes, il le faisait bénévolement. Il a sûrement sauvé plusieurs enfants de la drogue ou de la prison, grâce au foot. C'est ce qu'on a dit quand il est parti. Notamment des petits qui habitaient à l'escalier 5. Même s'il était dur avec eux, d'un trottoir à l'autre, ils l'appelaient et le saluaient.
Elle connaît aussi de vue plusieurs familles marocaines. « Je les connais, ils sont très bien. Les enfants font taxi. Mon mari les a entraînés au foot, et maintenant ils sont pères de famille. » *Madame C., Barre Borel, mai 2010*

ES
PARISIENNE

Partie 3 : Déménager

Autour des mots Boîtes aux lettres scellées, Portes et fenêtres condamnées, Vide, Rumeurs, Craintes, Flou, Stress, S'informer, Manque, Déménagement, Relogement

Voix 1

Les années entre les premières rumeurs de destruction qui remontent à 2006 et le temps d'attribution des nouveaux logements qui tarde encore pour nombre d'habitants en 2010, forment le creuset de sentiments d'angoisses et de repli.

Les habitants ont rencontré plusieurs personnes de Paris Habitat, venues recueillir leurs souhaits pour leur relogement, leur proposer un appartement qui ne leur convenait pas toujours, notamment dans les nouveaux immeubles de la rue Rebière où la proximité du cimetière et l'éloignement des commerces rebutent beaucoup de locataires.

Avec le temps, les rumeurs se sont cristallisées, un sentiment de flou et de non-dit autour des chantiers de destruction, construction et réhabilitation.

Tandis que les signes de désertion progressive se multiplient dans les deux immeubles (portes condamnées, appartements abandonnés, boîtes aux lettres scellées), le quotidien des habitants qui restent se fait plus difficile et l'annonce du relogement est accueillie tout à la fois avec soulagement et suspicion.
Dans ce troisième temps de la collecte de témoignages, j'essaie de comprendre comment les habitants perçoivent leur passage d'ici à là-bas. Qu'est-ce qu'ils quittent ? De quoi ont-ils la nostalgie ? Qu'est-ce qu'ils espèrent de leur nouveau logement ? Certains s'y voient déjà, sans encore trop oser y croire…

OPAC DE PARIS

OPAC DE PARIS

Boîtes aux lettres scellées

Voix 2

Dans le hall de la Tour Casio où les habitants avaient coutume de se retrouver au moment de la distribution du courrier, les boîtes aux lettres des familles relogées sont progressivement scellées afin d'éviter le dépôt de courriers. Pour beaucoup d'habitants, ces boîtes aux lettres condamnées semblent la seule indication tangible du nombre de personnes relogées dans l'immeuble.

« D'autres locataires sont partis, dit-il. Ils ont eu leur appartement. Je ne sais pas combien exactement. Je compte par rapport aux boîtes aux lettres fermées, on place une barre d'acier par-dessus. », *Monsieur B., Tour Casio, 2010*

Portes et fenêtres condamnées

Voix 1

Au fur et à mesure que les habitants sont relogés, les portes de leurs appartements sont condamnées pour éviter toute déprédation. Même dans les escaliers apparemment promis à la réhabilitation dans la Tour Borel, les appartements ne sont pas reloués après le départ des locataires, ce qui ne manque pas de nourrir les rumeurs.
« Ici, au 16ème étage, je suis le seul locataire. Comme aux autres étages, les portes des appartements ont été murées ou blindées. Ici à côté, des locataires sont venus l'an passé et sont repartis aussi sec. Six mois ils sont restés. Ils ont été relogés ailleurs direct. C'était des jeunes avec un gros chien et un bébé. Et de l'autre côté, un couple de vieilles personnes. Je ne les vois plus. Ces deux portes là sont murées maintenant. » (*Monsieur B., Tour Casio, 2010)*
Quand un appartement se vide, on place une porte blindée. Le locataire en face de chez elle est parti et son appartement n'a pas été reloué.

Il y a bien un an et demi qu'il est parti. C'est un manque à gagner, elle ne comprend pas. *Madame C., barre Borel, 2010.* En 2010 les fenêtres des appartements au rez-de-chaussée de la barre Borel sont murées.

Vide

Voix 2

En 2010, plusieurs dizaines de familles ayant été relogées, les appartements sont laissés vides. Même dans les escaliers de la barre Borel qui doivent être réhabilités, ce qui n'est pas sans attiser les rumeurs : « Pourquoi les appartements ne sont-ils pas reloués ? Pourquoi la société Paris Habitat accepte-t-elle un tel manque à gagner ? La même question se pose pour les parkings que les habitants doivent restituer… »

Rumeurs

Voix 1

Le flou autour des dates de démolition de la tour et de la barre attise beaucoup de rumeurs.

Voix 2

« La première fois, ça devait être démonté en 2006, puis en 2008, maintenant en 2010. Je préfère ne pas me prendre la tête avec ça, mais je suis certain qu'il y a encore de la spéculation là-dessous. Ils ont dit que c'était à cause de l'amiante. Il y a un an qu'on a reçu ce papier. Depuis six mois, un an, on sait qu'il y a de l'amiante dans le ciment. Il faut partir d'ici.

D’un autre côté, on reçoit des propositions d’abonnement pour la TNT, on est reliés à NOOS. Cette Tour, elle va sauter, la Barre en partie. Je me demande s’ils ne vont pas faire des immeubles d’habitations pour les flics. Il y a la police juste à côté. Sinon je ne sais pas ce qu’ils veulent faire exactement. Les gens sont éparpillés partout : tu divises pour mieux régner », *Monsieur B., Tour Casio*

Craintes

Voix 1

Avec le temps, les habitants expriment de plus en plus de craintes quant à leur relogement : craintes bien concrètes sur l’écart possible dans les prix des loyers et craintes plus irrationnelles liées entre autres à la proximité des nouveaux immeubles de la rue Rebière avec le cimetière des Batignolles.
« Je paie ici avec le parking, 390 euros, ici cela fait 93 m2, ils ne vont jamais me redonner un F4 à 400 euros, je ne vais jamais retrouver ça », *Monsieur D., Barre Borel.*

« Il y en a un qui va habiter près du cimetière, moi je ne vais pas coucher près des morts. Je ne me vois pas coller au cimetière. Deux de mes frères sont partis avant moi. Ma femme ne veut pas non plus. Le mur est mitoyen du cimetière. Ce n’est pas normal. *Monsieur D., Barre Borel.*

Voix 2

« Je n’aimerais pas trop la rue Rebière avec le cimetière à côté. Les gens qui sont partis, ils ne peuvent pas faire de mal. Mais on a grandi dans des îles, avec l’idée des fantômes des cimetières. », *Madame M., Tour Casio*

Flou

Voix 1

En 2008, Monsieur B. est parfaitement au clair sur ses souhaits quant à son déménagement, mais quand je le revois en 2010, il dit être resté dans le flou

Voix 2

« Moi j'ai demandé dans le 17ème parce que je suis bien ici, c'est un quartier qui me va, ce n'est pas la zone, dit-il en 2008. J'ai demandé dans l'ancien réhabilité, parce que le neuf, c'est à côté du cimetière des Batignolles, et moi, ça ne m'intéresse pas. Aussi, si je pouvais me rapprocher des commerçant ce serait bien. Parce qu'ici, c'est décentré, dit-il en évoquant le peu de commerces alentour. »

Il tient aussi à ce que son nouvel appartement bénéficie d'une fenêtre dans la cuisine et d'une autre dans la salle de bains, ce qui n'est pas le cas aujourd'hui.

En 2010, il semble que les attentes qu'il a formulées se heurtent à une fin de non recevoir. Sauf pour ce qui concerne le 17ème arrondissement où il préfère toujours rester.
Il avait demandé de l'ancien réhabilité, et avait aussi évoqué la présence dérangeante du cimetière des Batignolles juste à côté des immeubles de la rue Rebière. C'est pourtant cette perspective qui se dessine, mais il n'est toujours pas certain de son relogement.

« On n'est pas tant que ça dans l'immeuble. Une centaine d'appartements. Il y a seize étages et quatre appartements par étages… Pour moi, et plusieurs autres, il n'y a pas de nouvelles pour le relogement. Là-bas, ça commence à se construire. Je ne sais pas si vous avez fait attention. Là-bas, au fond de la rue Rebière. Ils sont en train de bâtir de nouveaux immeubles.

Normalement, ceux qui rentrent dans les appartements neufs, partiront d'ici en dernier. Enfin, c'est ce que je crois. Maintenant je ne sais pas la quantité d'appartements qu'il y aura là-bas. Je crois que c'était marqué, mais je ne me souviens plus. On est dans le flou » *(Monsieur B., Tour Casio, 2008-2010)*

Stress

Voix 2

Les locataires, ils sont stressés, ils ont de l'appréhension. Ils ont peur de rentrer chez eux et en même temps, ils savent qu'ils vont devoir partir. Pour beaucoup, c'est leur vie qui s'est construite ici. Leurs enfants sont nés ici. C'est comme si on leur demandait de partir de chez eux. Pour l'instant ils savent ce qu'ils ont en main, mais ils ignorent ce qu'ils vont avoir. C'est une tour famille ici. Certains viennent me voir et me disent : « Moi, je veux être avec un tel ou une telle… C'est tous les jours qu'on en parle (ndrl. du déménagement). Les locataires viennent me voir pour parler, parfois même une heure de long. Ils se demandent ce qui va leur arriver, qu'est ce qu'ils vont devenir, qui sera le prochain à déménager, comment ça va se passer, quel quartier va être proposé. Quand ils savent dans quel quartier ils vont aller, ils viennent me voir, me demandent : Est-ce que vous le trouvez bien ce quartier ? Moi, le plus souvent, je ne connais pas. C'est comme s'ils me demandaient la permission. *Madame D., gardienne, Tour Casio, 2008*

« Pour le déménagement, on dit 2009 ou 2010, mais personne ne sait. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il va falloir déménager. Et ça, on le sait depuis 2005. Alors on se prépare… On n'a pas le choix. Tout le monde doit y aller. Ce sera mieux ou pareil, on ne sait pas. » *Monsieur D., barre Borel, 2008*

« Le vrai problème, c'est qu'on ne sait pas. Il devait y avoir une réunion au mois de mars, puis en avril. Le gardien m'a dit que c'est reporté au mois de mai. Je n'y crois pas vraiment. Il n'y aura rien avant septembre. On ne sait pas. », *Madame C., Tour Casio, 2010*

S’informer

Voix 1

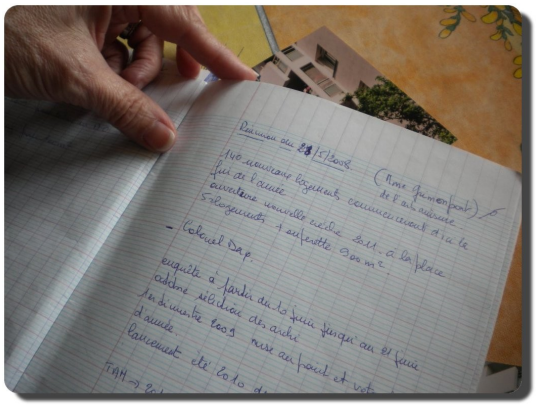
Si beaucoup de locataires ne vont pas systématiquement à la pêche aux informations sur l’évolution des chantiers de réhabilitation ou de destruction, se contentant d’échanges réguliers avec le gardien de l’immeuble ou la personne désignée par Paris Habitat pour organiser les relogements, d’autres ne ratent pas une réunion. Toutefois ni les uns ni les autres ne paraissent y voir bien clair.

Ainsi Madame C. qui a créé une Amicale des locataire, a rassemblé sur une table ronde devant la fenêtre des documents divers sur le GPRU, Grand Projet de Renouvellement Urbain, des notes de réunions soigneusement consignées dans un carnet, des coupures de presse. Elle suit avec attention tous les chantiers en cours à la Porte Pouchet. Elle sait a priori exactement ce qui est prévu. Elle l’a noté dans son carnet en 2008. C’est là, écrit noir sur blanc :

Voix 2

Réhabilitation de la Barre pour mi-2010.
Démolition de la Tour Casio et d’une partie de la barre pour mi-2011, fin 2011.
« La réhabilitation devait se produire avant les démolitions. C’est ce qui a été dit en avril 2008, dit-elle. Et aussi que l’appel d’offres était lancé cet été-là et les architectes désignés ».
Elle feuillète un peu plus loin son carnet et arrive à la date du 25 mars 2009. Elle lit les mots qu’elle a écrits :
Construction immeubles et destruction tour
Réhabilitation.
Déplacement des TAM.
Mail Bréchet.
Démarrage des travaux mi 2010.

LE QUARTIER DE LA PORTE VERTE



GASIO
INTERDIT
TRAVAUX

POUCHET
Votre quartier se transforme et se diversifie

On y est, dit-elle. Et il n'y a rien de fait sauf le Mail Bréchet. C'est ça qui inquiète les gens. Ils viennent aux nouvelles. Mais que peut-elle répondre ? Ils ont vu qu'on a enlevé la pub Bouygues sur le mur de la Barre. On suppose que c'est parce que le contrat arrivait à expiration. Ils n'ont pas renouvelé à cause des travaux qui étaient prévus. Mais comment être sûrs ?

Voix 1

Le calendrier des travaux de réhabilitation des premiers escaliers de la barre Borel paraît aussi flou que celui des chantiers de construction de nouveaux immeubles et de destruction de la barre et de la Tour. Pour Madame C. qui suit des yeux les lourds travaux de réhabilitation dans la Tour Borel en face de chez elle, l'angoisse monte un peu plus chaque mois ;

Voix 2

« Ce que je sais : ils vont refaire les canalisations pour faire monter l'eau chaude – jusqu'ici nous avions des chauffe-eaux -, remettre l'électricité aux normes, renouveler les radiateurs, supprimer les vide-ordures qui amènent des blattes, installer une ventilation mécanique dans la salle de bains, construire un balcon, poser une sécurité aux fenêtres, remplacer les fenêtres, poser des volets. Ça sera comme là-bas, dit-elle en désignant la Tour. A tous vents pendant la journée. Même si là-bas, c'est plus lourd : ils changent les cuisines de place.

Voix 1

Elle me montre les coffrages que son mari a fabriqués dans les toilettes, la salle d'eaux, tous ses menus travaux pour cacher les canalisations. Dans ce qu'elle appelle la loggia, une pièce aveugle où se trouve le vide ordure, il a également fait des meubles. Et aussi le carrelage de la cuisine, le papier peint.
Elle ne sait pas comment les travaux vont se dérouler ni où elle va aller.

Voix 2

« Déjà comme la plupart des gens, je n'ai pas envie de tout laisser… On aura sans doute un appartement relais où aller, comme ils font là-bas dans la Tour. Mais ce sont des suppositions. D'après ce que m'a dit le gardien, nous, ce ne serait qu'une journée, le temps qu'ils fassent un balcon, parce qu'ils vont installer un balcon. Mais les meubles, toutes mes affaires, on les met où ? Où je serai dans l'appartement relais ou chez ma fille qui n'est pas loin. Mais les meubles il faudra bien que je les mette quelque part. Ils ont dit qu'il n'y avait rien à craindre, mais c'est facile à dire. Les autres locataires réagissent comme moi : on ne laisse pas comme ça nos meubles ni nos bibelots, même si c'est des bêtises. »

Mais le déroulement des travaux dans son appartement, reste flou. Et là, elle angoisse. Ce sont ses mots. Ce matin, le gardien lui a fait peur : 'Vous allez subir de lourds travaux', a-t-il dit.
En lui montrant la Tour par la fenêtre, elle lui a demandé : 'Aussi lourds que là-bas ?'. Il a répondu oui.
Alors elle sait qu'il va falloir vider tout l'appartement, et c'est cela qui lui fait peur. Et aussi le flou.
Elle a téléphoné plusieurs fois à Paris Habitat pour savoir. Elle n'a pas vraiment reçu de nouvelles. Il devait y avoir des réunions, mais depuis le départ, voici plus d'un an, de l'ancienne déléguée nommée à Bordeaux, il n'y a rien eu.

Les locataires lui demandent des nouvelles. Elle ne sait pas. Alors les gens extrapolent, dit-elle. On leur dit qu'on va leur supprimer une pièce, peut-être deux. Pour eux, on leur coupe de l'espace. Elle se met volontiers à leur place. Même si ce sont de grands logements où ils ne sont plus que deux, parfois même une seule personne. Quand ils reçoivent leurs enfants ou petits enfants, où les faire dormir? *Madame C., barre Borel*

Manque

Voix 1

Les habitants expriment diversement et parfois de façon paradoxale les manques auxquelles ils craignent de devoir faire face dans leur relogement : la perte de la vue sur le ciel attise une nostalgie chez ceux ou celles qui se plaignaient par ailleurs du bruit du périphérique ; la perte du voisinage est mise en avant par ceux qui disaient ne côtoyer que rarement d'autres habitants ; la perte du quartier n'est pas envisageable par ceux qui déplorent par ailleurs l'éloignement des commerces et les trafics illicites au bas des immeubles ou dans les cages d'escalier. Ici aussi, on est à la fois dans le réel et dans l'irrationnel.
Mais le manque le plus réel serait celui du quartier…

Voix 2

« Ici, j'ai mes amis, mes habitudes. Je vais déménager, mais ça ne fait rien, je reste dans le quartier, je vais voir les mêmes têtes. Mes amis qui ont déjà déménagé dans les briques rouges, Boulevard Bessières, ils viennent me voir tous les jours. Ils viennent relever le courrier. Ceux qui sont partis à Bagnolet, c'est les enfants qui reviennent jouer au square avec les anciens copains. On n'a pas coupé les ponts, dit l'un. Je n'ai pas vraiment de préférence, mais toujours dans le 17ème. Mon fils m'a dit : si tu changes de quartier, tu vas tomber sur des voisins que tu ne connais pas. Quand on est dans le secteur, on voit nos amis. On se rencontre en faisant le marché ou dans les magasins. Il y a le marché de Montmartre, celui de Bichat. On fait les courses à Leclerc de Clichy »… *Monsieur M., Tour Casio, 2008*

Voix 1

Pour Mr et Mme K., l'essentiel est de rester dans le même quartier et d'être plus proche des commerces. Leur vœu est exaucé quand ils reçoivent un nouveau logement à deux cents mètres à peine de la Barre.

Comme j'accompagne Mr K. vers son nouvel immeuble, il me désigne les cabinets médicaux qu'il a l'habitude de fréquenter, la boulangerie où il a ses habitudes, le terrain de boules où il retrouve ses amis un peu plus loin vers le boulevard de Saint Ouen. Il sera beaucoup plus proche de tous ces repères-là, ce qui le rassure.

Voix 2

« On est des petits retraités qui aiment bien leur arrondissement, dit-il. On va Porte de Saint-Ouen. On fait un petit tour quand même. »

Voix 1

Pour les nourrices des deux immeubles, ce dont elles se sépareront avec le plus de tristesse, c'est le square où elles se retrouvent quasi tous les jours
« Ce qui me manquera, c'est de m'asseoir au jardin et bavarder pendant l'été. J'aime le quartier et l'entourage. On est dehors entre femmes, on discute, on s'amuse, on est dehors. *Madame C., Tour Casio, 2008*

Voix 2

Pour ceux et celles dont les appartements doivent être réhabilités sans que l'on sache exactement les modalités de cette réhabilitation, la sensation de perdre quelque chose est aussi très forte
« Je suis très attachée aux souvenirs, dit-elle. Le fait que l'intérieur va être démoli, les choses défaites, les coffrages, les meubles que mon mari a fabriqués, ça me dérange.
Déjà le fait de rendre le parking, ça ne m'a pas plu. J'aurais préféré le rendre d'initiative, plutôt qu'y être forcée de le rendre. Pour moi ça va être une page qui se tourne. » *Madame C., barre Borel, mai 2010*

Voix 2

Les habitants ont tantôt le sentiment qu'une page de leur vie se tourne, ou qu'un pan de leur vie s'écroule.
« Les locataires savent qu'ils vont devoir partir, dit une gardienne. Pour beaucoup, c'est leur vie qui s'est construite ici. Leurs enfants sont nés ici. C'est comme si on leur demandait de partir de chez eux. Pour l'instant ils savent ce qu'ils ont en main, mais ils ignorent ce qu'ils vont avoir. C'est une tour famille ici.
« C'est dur de voir disparaître un lieu où on a vécu longtemps. Ainsi, sans préparation, il est détruit et c'est comme si tout un pan de votre vie n'existait plus. Partir, c'est dur. Mais revenir et voir que la Tour n'est plus là. Qu'à la place, il y a un parking ou autre chose, je ne sais pas, c'est encore plus dur. Ce sera peut-être plus difficile encore pour mes filles parce qu'elles n'ont connu que la Tour alors que moi, j'ai d'autres lieux pour me ressourcer, des lieux d'enfance. Mes filles, elles ont grandi ici… » *Madame L., Tour Casio, 2008*

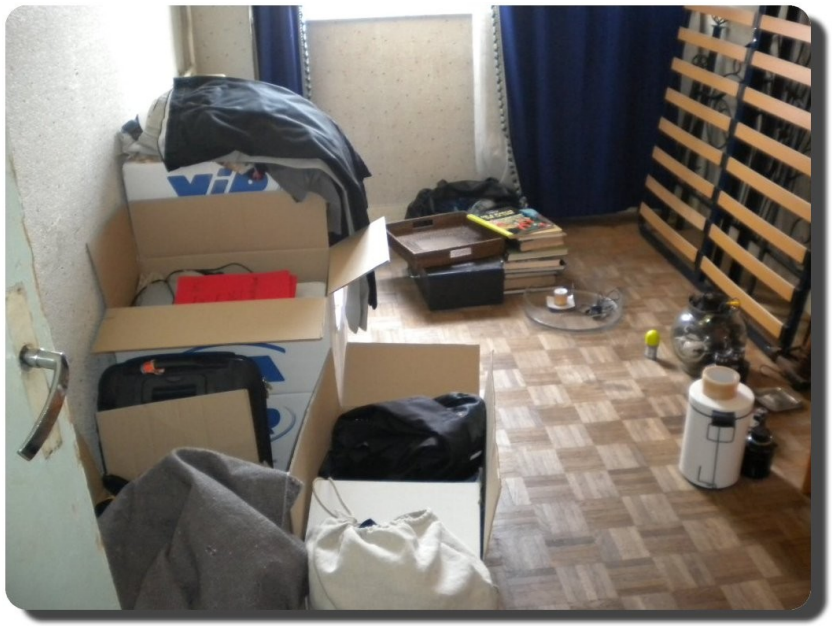
Voix 1

La perte des voisins est aussi souvent évoquée, la peur de ne plus être avec untel ou unetelle
« C'est les voisins qui vont me manquer, mon voisin pakistanais et sa famille. Oui, le voisinage et les petites habitudes qu'on a ici. Le temps pour aller aux transports, la facilité de se déplacer, le RER C et la ligne 13 du métro, ce n'est pas trop mal. *Monsieur B., Tour Casio, 2008*

Déménagement, Relogement

Voix 1

En 2008, Mr et Mme K. ont formulé une demande de relogement pour un F3 vers la Porte de Clichy ou le Boulevard Bessières. Ils veulent être plus proches des magasins. Ils rejettent les nouveaux immeubles de la rue Rebière à cause de la proximité du cimetière des Batignolles où est enterré leur fils cadet.



Ils disent leurs réticences également à prendre un nouveau logement dans les immeubles dits « des briques rouges » car les appartements y seraient trop petits.

« Ça fait un an qu'on a donné les papiers, dit Mme K. On trouve le temps long… »
Quand nous nous voyons en 2010, ils viennent d'apprendre où ils seront relogés : Rue Francis Gargnier, à deux cents mètres de la barre Borel, vers le Boulevard Bessières.
Ils sont satisfaits, ils sont allés visiter une fois leur nouvel appartement qui est en travaux.

Voix 2

« Normalement pour le 15 juin, on devrait partir. », dit Mme K.

Voix 1

Ils sont à la fois rassurés et prudents. Et la conversation s'articule entre « l'ici » désormais très provisoire et « là-bas » qui se profile enfin après plusieurs années d'attente.

Voix 2

« C'est plus petit qu'ici. Ici, c'est plus ou moins 72. Là-bas, c'est dans les 60, mais le salon et la cuisine sont plus grands qu'ici. Il y a deux chambres. »

Voix 1

Bien que la date du déménagement ne soit pas encore vraiment fixée, Mme K. a déjà commencé les cartons. Et le couple s'est déjà débarrassé de nombreux meubles.

Le Roi du Café
BAR

CMU
CABINET DENTAIRE
PORTE A

Voix 2

« On a gardé l'essentiel : la télévision, la table du salon, les meubles de la cuisine. Ici, on avait de la place, c'était gai. Maintenant il y a un peu trop de jeunes, du va-et-vient. Mais là c'est plus calme.
- C'est eux qui nous déménagent. On a déjà jeté la moitié.
- Qu'est ce que vous aller regretter ici ?
- Pas grand-chose. Pour moi, pas grand-chose.
- C'est plus calme là-bas, on n'entend pas le périph. De ça, on est contents. On ne voulait pas aller rue Rebière. Si c'était obligé, on y serait allé. Mais comme ils nous ont proposé à côté…
- Vous avez eu le choix ?
- On nous en avait proposé un et on a refusé. La cuisine, les chambres étaient toutes petites. C'était toujours dans l'ancien. Vers la rue Davier. Vers le pont. Il n'y avait pas de place on ne pouvait pas mettre le frigidaire par exemple. Là, c'est bon et tout est rénové à neuf. Mais on n'a pas encore signé. Tant qu'ils n'ont pas fait les travaux… On va revisiter.
- Il faut terminer les cartons. Mon armoire elle est encore pleine. On a déjà jeté deux armoires. Tout ça, c'est à la casse. Ce buffet, il est trop vieux. Je prends mon frigidaire, la cuisinière. Il faut racheter des choses. Un buffet de salle à manger, un lit. On verra si on a les moyens. La télévision, on verra pour acheter une autre après. Elle est toute neuve et elle a cinq ans de garantie.
- Là bas on est au sixième. Comme ici, on est au dernier étage. Vous ouvrez votre fenêtre, il n'y a rien. Vous êtes tranquille. Il n'y a rien. C'est calme. On voit le stade. On va pouvoir laisser nos fenêtres ouvertes. C'est important. Ici, on ne peut pas.
- Ici, dès qu'on sort, ils vont murer. Au rez-de chaussée, c'est muré. Dès qu'on donne les clés, ils viennent murer. On a un petit pincement de cœur parce que ça fait longtemps qu'on est là.
- Oui, mais c'est moins loin pour aller faire les courses, parce qu'ici il n'y a rien. On paiera peut-être un petit peu plus. Suivant les travaux qu'ils ont faits. Mais c'est tout de même partir pour un mieux. Il vaut mieux payer un peu plus cher et être bien. Là on peut manger dans la cuisine. On n'est plus que deux. Ainsi la salle à manger restera impeccable. Ici on ne pouvait pas.

Remerciements

Les habitants de la tour Casio et de la barre Borel,

Madame Dos Santos, Messieurs Marquez et Daad, gardiens de la tour Casio et de la barre Borel,

Hélène Driancourt et Anasthasia Oberthal, Délégation à la Politique de la Ville et à l'Intégration,

Stéphane Émin, Centre d'animation la Jonquière,

Claire Crygiel, Paris Habitat,

L'équipe du centre de loisirs de l'école Bessières,

Fatima Beddiaf, association Brin de Menthe.

Crédits

Photos : Frédéric de Goldschmidt et Chantal Deltenre

Textes : Chantal Deltenre, ethnologue et écrivain, directrice de l’association Ethnologues en Herbe

Mise en forme du livret : François-Xavier Echappé

2009-2010